

Monsieur l'agent, sachez que l'histoire ne se confisque pas aux enfants car elle se niche dans leurs maisons et leurs jeux

Emma Ben Aziza

Práticas da História, n.º 20 (2025): 181-191

www.praticasdahistoria.pt

This journal is funded by National funds through FCT — Fundação para a Ciência e a Tecnologia, I.P., under the projects UID/HIS/04666/2013, UID/HIS/04666/2019, UIDB/04666/2020 (https://doi.org/10.54499/UIDB/04666/2020), UIDP/04666/2020 (https://doi.org/10.54499/UIDP/04666/2020), UID/4666/2025 (https://doi.org/10.54499/UID/04666/2025), UIDB/04209/2020, UIDP/04209/2020, UID/4209/2025 (https://doi.org/10.54499/UID/04209/2025) and LA/P/0132/2020 (DOI: https://doi.org/10.54499/LA/P/0132/2020)

Práticas da História, n.º 20 (2024): 181-191

Emma Ben Aziza

Monsieur l'agent, sachez que l'histoire ne se confisque pas aux enfants car elle se niche dans leurs maisons et leurs jeux

En Occident, les sciences, les modes de représentation et la compréhension de l'environnement découlent historiquement d'une opposition systémique à ce que les empires coloniaux construisent comme étant la nature, et aux peuples qu'ils considèrent comme non civilisés. Cette entreprise de partition du monde, loin d'être désintéressée, oriente le cours de l'histoire, sa transmission et son interprétation. Ainsi, il y a toujours une résonance particulière dans le fait de s'en emparer. Quelle forme prend cette résonance, et pourquoi est-il important de la situer ? En tant que diasporas, comment pouvons-nous nous l'approprier, afin de la déplacer sans cesse ? Où et pourquoi pourrions-nous en détecter les traces historiques ? Comment pouvons-nous y ajouter des couches pour en proposer une lecture entièrement différente ? Ce texte aborde l'expérience diasporique comme vecteur d'une historiographie subjective, rejetant la ligne chronologique linéaire et remettant en question l'idée que l'histoire ne peut être comprise collectivement, s'éloignant ainsi d'un récit unidirectionnel.
Mots clès: historiographie diasporique; diaspora; poésie; analogies végétales.

Officer, understand that history is not merely something taught to children – it is embedded in their homes, their games, and their everyday lives

In the West, sciences, modes of representation, and the understanding of the environment, historically stem from systemic opposition to what colonial empires construct as nature, and to the peoples they consider to be uncivilized. This endeavour of dividing up the world, far from being disinterested, guides the course of history, its transmission, and its interpretation. Thus, there is always a particular resonance in the fact of taking possession of it. What form does this resonance take, and why is it important to situate it? As diasporas, how can we appropriate it, in order to constantly shift it? Where and why could we detect the traces of history? How can we add layers to it to propose an entirely different reading? This text approaches the diasporic experience as the vector of a subjective historiography, rejecting the linear chronological timeline and challenging the idea that history cannot be collectively understood, thus diverging from a unidirectional timeline.
Keywords: diasporic historiography; diaspora; poetry; vegetal analogies.

Monsieur l'agent, sachez que l'histoire ne se confisque pas aux enfants car elle se niche dans leurs maisons et leurs jeux

Emma Ben Aziza*

En Occident, les sciences, les modalités et lieux de représentation (musées, théâtres...) et plus largement l'appréhension de l'environnement ou la création et l'usage des techniques se fondent historiquement par opposition systémique à ce que les empires coloniaux ont constitué comme étant la nature et par opposition aux peuples qu'ils ont désigné comme étant « non-civilisés ». L'impérialisme, tel que nous le connaissons aujourd'hui, prend pleinement racine dans cette dynamique destructrice. Toute cette entreprise de découpage du monde oriente le cours de l'Histoire, sa transmission et sa lecture. Le fait de s'en emparer résonne toujours de façon singulière : cela implique une manière de voir, de raconter le passé. L'Histoire officielle d'un pays ou son actualité la plus récente, quand elle est diffusée par les institutions du pouvoir en place, est extrêmement intéressante à analyser. Si l'on entend parler d'Histoire lorsque l'État a des intérêts économiques à défendre, il y a de grandes chances pour que cette Histoire ne soit pas destinée à l'ensemble de la population. Si on perçoit alors à qui elle se destine, et que les outils ou rituels mobilisés pour la transmettre et la faire perdurer dans les esprits sont bel et bien choisis sciemment, qu'elle se frotte au récit national pour parfois finir par l'épouser complètement, alors que faire ?

* Emma Ben Aziza (benazizaemma@gmail.com). Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Lyon, 8 bis quai Saint-Vincent 69001 Lyon – France. Essai original: 30-07-2024; essai révisé : 2-06-2025; accepté pour publication : 14-07-2025.

Nous ne sommes jamais en dehors de l'Histoire. En tant que matière constitutive de notre présent, elle n'est jamais passée au sens où elle n'existerait plus. Comment faire de cette dernière une matière qui nous entraîne, à partir de ce qui s'est matériellement déroulé, à imaginer ce qui serait possible pour la suite ? Comment, finalement, en faire une matière qui se pratique et qu'est-ce que cela sous-entend ? Cela pourrait commencer par une historiographie qui nous permet de nous constituer comme sujets prenant part à son déroulé.

Dans le souci des enfants, de celles et ceux qui viendront demain et qui feront face à la dose d'honnêteté intellectuelle dont nous auront fait preuve, je propose ici l'ébauche d'une méthodologie créative, très proche de ma méthodologie de travail en tant qu'artiste. Cette méthodologie émane d'un récit diasporique que les descendantes et descendants de familles ouvrières immigrées en France sont nombreuses et nombreux à connaître.

Si l'historiographie est l'étude de la façon d'écrire l'histoire, l'objet de ma proposition serait de m'inscrire dans une historiographie diasporique pour tendre vers sa dimension pratique. Elle serait une méthodologie d'écriture et de transmission de l'Histoire composée du croisement de faits et de matériaux qui ne sont à priori pas supposés se rencontrer. L'Histoire deviendrait une composition de fragments de vies, et s'éloignerait ainsi de la frise chronologique linéaire affichée au mur de la classe. Le vécu diasporique serait alors le vecteur d'une historiographie diasporique. Par ces allers-retours culturels ou géographiques, les vécus des personnes issues de diasporas s'opposent à une conception de l'Histoire de laquelle on ne peut se saisir collectivement car elle ne se destine pas à la collectivité, à l'ensemble de la population.

Bon arbre, bon fruit

décembre 2020

J'ai lu vos livres, je suis passée par vos chemins et vos savoirs, vos codes et vos méthodes de découpe. Mais je ne m'y vois pas. Je n'y vois pas

mes complexités, je ne vois pas mon histoire alors que vous produisez votre savoir à partir d'elle. Et plus encore, je ne vous vois pas vous plonger dans la mienne, je ne vous vois pas vous plonger dans mes chemins. Et d'ailleurs, quand vous le faites, c'est pour me faire entrer dans votre définition du spectaculaire, et faire de moi vôtre nouvelle aubaine. Je vous vois vous servir et produire à partir de ce que vous choisissez de mes histoires parce que vous avez la possibilité de choisir ce que vous voulez ou non. Et vous pouvez le faire sans courir le risque de subir une quelconque remise en question de ce que vous êtes ou de ce que vous possédez. Moi, je sais que ce que vous possédez provient des fruits d'un travail qui n'est pas le vôtre. Je ne vous vois pas vous plonger dans mon récit, car il vous faudrait en lâcher la maîtrise totale. Tout ceci m'a l'air d'être un continuum vers quelque chose qui ne m'est jamais destiné. J'ai toujours été frappée par la contradiction entre ce sur quoi on théorise et ce que l'on applique à partir des savoirs. Entre, plus concrètement, ce que l'on dit et ce qu'on fait. La dissimulation de cette contradiction avec l'appui de l'institution m'est toujours apparue comme une entreprise mortifère de récupération des savoirs et récits humains au bénéfice d'une bien-pensance hégémonique à un milieu social et intellectuel, et au service, toujours, du capitalisme. Au service aussi des restes de l'empire et de son découpage du monde en deux pôles. Si les critiques de la binarité, si la critique de la dominance d'un « Nord » sur un « Sud » produit elle-même un continuum délétère, elle joue le jeu de l'impérialisme et produit concrètement le contraire de ce sur quoi elle se base. Il ne s'agit pas d'atteindre un purisme éthique, mais de pointer avec honnêteté le fossé abyssal entre comment nous pratiquons, entre ce qu'on produit, et ce qu'on dit depuis sa pratique, depuis son contexte de production.

Je n'ai pas de temps ni d'énergie à accorder à travailler à des choses glissant vite de mes mains car on me ramènera toujours à ce que je ne maîtrise pas, alors même qu'il s›agit de ramifications directes de mon histoire. De toute façon, des gens n'abandonnent pas du jour au lendemain leurs dogmes et leurs intérêts, ceux-là même auxquels ils s'attachent au point de tout verrouiller autour d'eux. Ce que je vois,

en revanche, c'est que la contradiction s'agrandit, et que si les choses vont vite cela signifie également la fin de leur dominance intellectuelle et culturelle illusoire.

Ma loyauté est une frise chronologique circulaire qui s'étend et à chaque fois qu'on vient, l'atterrissage est tellement bon qu'il la ferait décoller.

Être issue d'une diaspora c'est avoir une conscience particulière de ce qui est sensiblement fragmenté en nous. Cette conscience peut se manifester très différemment. La méthodologie pour une historiographie diasporique pourrait en être une manifestation.

Le mot « diaspora », désignant un groupe d'individus vivant un présent croisé entre plusieurs cultures et zones géographiques, est ici envisagé comme le vecteur d'une historiographie subjective, comme la possibilité de faire autrement à partir de ce que l'on a ou de ce qui nous reste.

« Diaspora » est aussi un mot d'origine grecque, signifiant dissémination ou dispersion.

« Spora » (ensemencement) est issu du verbe « speírô » (semer) qui a donné spore en français. En botanique, la spore est un organe que possède certaines plantes pour se disperser, se multiplier et ainsi résister à un environnement qui leur serait défavorable.

La métaphore du citrus

L'analogie végétale est puissante, elle nous relie à un monde duquel nous nous coupons, celui du vivant. C'est en regardant les arbres du jardin de mon enfance que je comprends où je suis. Une diaspora se dissémine, fait pousser, coupe des racines, négocie, cueille ses propres fruits. Ses fragments gravitent comme les particules de l'air, s'attirent et se désunissent pour se retrouver ailleurs. Comme l'Histoire suivant son cours, une diaspora n'a jamais fini de changer, mais elle peut trouver d'autres façons de vivre tous ces fragments avec lesquels elle cohabite.

Une orange a des quartiers, qui ne sont pas seulement dépendants de la peau de l'orange entière (puisqu'on peut l'éplucher) et si on ne l'ouvre pas, poussés par notre curiosité, elle reste un seul et même fruit. Ces fragments, ces quartiers d'orange finalement tous différents, excitent notre sensibilité quand on les découvre et/ou qu'on les goûte. Une fois le fruit décortiqué, des possibles sont ouverts. Il y a de multiples façons de manger, éplucher et déposer le fruit sur une surface. Une fois que l'on fait des choix d'agencements une nouvelle forme apparaît, formant un nouveau tout, un nouveau fruit, une espèce d'orange étrange et hybride.

Cette réflexion à propos du fragment qui s'applique à l'orange s'applique aussi à l'historiographie diasporique.

On peut impliquer plusieurs couches temporelles dans lesquelles s'imbriquent plusieurs histoires, qui se traduisent par plusieurs supports soutenant ce qui est voué à être transmis et formant un tout. Les fragments collaborent pour cohabiter et soutenir une structure, un déroulé, une base historique matérielle.

L'importance de l'agencement pour une historiographie diasporique

Nous ne pouvons apprécier les phénomènes qui nous entourent que par les relations qui les lient entre eux. Cette appréhension est ce qui permet de rapprocher la méthodologie des artistes à celle des scientifiques, et de révéler l'aspect commun de leurs démarches. Le travail de l'artiste pourrait se résumer à ça : elle/il établit de manière constante, avec l'impossibilité de se défaire de cette manie, des relations entre les phénomènes d'ordre divers qui nous entourent et propose ou présente des façons de les lier. En collectant des éléments, en les classant, les emballant, il est en quelque sorte une/une professionnel.le de la science de l'échantillon.

Si l'Histoire pouvait parler, voici ce qu'elle nous dirait sans doute : « les éléments qui la composent prennent sens quand il y a du lien entre eux. Rien de vivant n'émane d'un amas d'éléments déconnectés car ils sont complexes, contradictoires et méritent de l'espace et du

temps. Je voudrais sortir d'un système qui contrôle l'accès au savoir et au fait de se déplacer sur différents territoires géographiques. Mon parti-pris est de me rendre accessible. Je ne suis pas faite pour les secrets. Pour travailler avec moi, il est nécessaire d'oser agencer des éléments contradictoires, d'essayer et d'essayer sans cesse sans jamais figer une version, mais d'y ajouter des clés de compréhension dont la vue globale, une fois ces dernières réunies, vous feront voir comment est-on allés d'un point A à un point E dans un contexte donné »

Lorsque la façon d'écrire l'Histoire nous semble omettre des faits relatifs à l'histoire coloniale constitutive de notre présent, il paraît important de pouvoir tisser nos propres liens entre des faits, que l'on soit historien.ne ou non. Nous ne pouvons pas ignorer les endroits où un point de la pensée se fige et ne s'articule plus avec rien. La maîtrise (au sens de contrôle) et la propriété vont de pair dans la construction d'un Empire et son maintien dans le temps. Cette rigidité relève d'un désir de constituer l'Histoire comme un domaine séparé de la vie, comme un dossier classé une fois la version qui nous conviendrait le mieux valorisée sans s'y confronter. L'objectivité scientifique ne devrait servir aucun opportunisme. On pourrait penser que la radicalité d'un positionnement réside dans le fait d'incarner une opposition sans négocier, dans le fait de se figer à l'endroit du refus et d'y rester, et que cela serait une position suffisante. Mais cette position seule n'a rien de radical (même si elle est parfois nécessaire en premier lieu) car elle ne produit rien à long terme. Ce qui est important mais qui demande un grand travail c'est ce qu'on fait après ce refus, à partir de lui.

Voici une conclusion diasporique : nous refaisons sans cesse une nouvelle synthèse à partir de ce que l'on a entre les mains.

Sachez que j'ai dî dire au revoir à toute une lignée d'arbres et que, par le même temps, j'ai dû refonder ma propre notion de la filiation

A la différence, par exemple, d'un récit ou d'un conte, l'Histoire est composée de faits. La croiser avec la fiction nous permet de nous rendre

compte que si l'Histoire ne peut plus être questionnée, si elle cache pourquoi et pour qui elle est orientée, elle ment forcément sur les faits ou en omet certains par choix. Il y a quelque temps, je me suis rappelé le désespoir que je ressentais en cours d'Histoire-Géographie à l'école. Plus les années passaient et plus je me figurais mon cerveau comme un entonnoir qu'on tentait de faire déborder sans que j'aie la place de voir ce qu'on y versait. Je n'avais plus aucun espace pour réfléchir à ce qu'on me proposait. Impensable alors d'isoler les éléments les uns des autres pour établir mes propres liens. Qui sait, peut-être auraient-ils questionné, au fond de la salle de classe, la base d'un système qui s'effondre très bien par lui-même. Le programme était beaucoup trop dense, mais me démoralisait surtout par sa prétendue neutralité affichée comme un sourire publicitaire.

Je ne suis pas historienne et c'est pour cette raison que je me permets de prendre des faits historiques et les mêler à la fiction, car les fictions ont aussi une base matérielle : elles sont toujours formulées par des personnes pour qui il est nécessaire, pour une raison ou pour une autre, de raconter quelque chose. En passant, par exemple, par l'observation des liens entre la fiction et l'Histoire ou par la mise en relation instinctive de faits historiques, nous nous autorisons pas-à-pas la projection de soi dans l'Histoire. Ainsi nous pouvons arriver à un recul progressif sur ce qui relève de la fiction dans l'Histoire, et sur le récit national.

L'horizon s'élargit même si tout n'est pas encore dessiné, et s'en dégage beaucoup d'espoir.

Sachez que c'est quand on veut effacer les preuves qu'elles se voient le plus

Plus on agit avec l'Histoire, plus le sol est fertile. Si nous nous sentons faire partie de l'Histoire par le biais de souvenirs et de leur dimension matérielle en résonance avec nos sens (un goût, un son, une odeur, une température...), alors elle n'est pas seulement une discipline à laquelle on pourrait accéder uniquement d'un point de vue intellectuel. Elle est faite de la vie des gens, profondément attachée à la réalité, aux sédiments de la terre où elle s'ancre.

À partir du moment où l'on retire à un souvenir ou à un fait la possibilité de le connecter à d'autres, il devient immuable et une partie de sa matérialité lui est retirée. En l'isolant, en l'hermétisant, on le tue en partie. Il devient moins tangible : on ne peut pas le transformer ni faire à partir de ce morceau là quelque chose de nouveau. Si on l'empêche d'être expérimenté par les sens, cela revient alors à contrôler ce qu'est la vérité d'une expérience. L'essence d'une expérience réside dans sa matérialité, dans le fait d'entrer en interaction avec notre organisme et nos sens. Le souvenir doit être une expérience touchée, entendue, vue pour pouvoir être compris et devenir autre chose. Cela nous en dit long sur ce que pourrait être le sens profond de l'Histoire et sa transmission.

Tout ce qui émerge durant l'expérimentation peut constituer de la matière pour réaliser des compositions. En ce sens, chercher à faire une historiographie diasporique peut être mis en lien avec ce qu'enfants nous faisions avec joie, sans honte ni a priori – à savoir: le jeu, l'appréhension naïve d'un sujet, poursuivi.e.s par l'intuition que l'incarnation, l'expérience était fondamentale pour construire une h(H)istoire qui se tient. En acceptant l'imposture – au sens d'un emprunt méthodologique ponctuel – comme une étape indispensable et nécessaire, nous redonnons à l'expérimentation son sens premier : elle est l'essence de la vie.

J'avais peur de toi jusqu'à ce que je te donne un nom

La latence peut être comprise comme un espace-temps entre un point A et un point B. Lorsqu'il y a de la latence entre deux éléments d'un récit, elle serait une sorte de gravité ou de matière (comme la matière noire) qu'on ne perçoit pas avec les sens, une sorte de spectre sur lequel se projettent nos fantasmes, ou bien la note de fond d'un parfum qui révélerait les autres. La latence pourrait donc laisser en suspens un endroit pour se constituer en tant que sujet d'un récit. Elle permettrait des endroits indéfinis pour le moment, plus souples. Sans elle, (comme sans gravité) rien ne tiendrait, tout serait sans relief, nous ne percevrions plus les choses du monde en dimensions.

Un bon récit a sa dose d'inconnu. Ses fragments sont en tension pour former quelque chose. Dans ce qui est latent, rien n'est encore terminé ou défini, mais quelque chose existe. Porter attention à ce qui ne se donne immédiatement à nos sens, ou différemment de ce qui est attendu, serait alors plutôt intéressant. Par exemple, les objets témoins du passage d'un événement ne font pas toujours partie de la course à la visibilité et se font parfois discrets, au fond de la boîte à souvenirs rangée dans la maison. Grâce à des espaces de latence, le doute est permis, une pause se fait, nous avons l'espace et le temps d'envisager ce qu'on nous a raconté autrement. Il devient possible de nous raconter à nous-même ou aux autres quelque chose qui nous touche.

Si vous êtes avec un.e enfant et qu'elle/il a peur de son ami imaginaire ou peur des fantômes, conseillez-lui de leur donner un nom et une histoire.

Lorsque l'on voit des fantômes, lorsque des choses nous hantent, accordons-leur un ancrage pour éviter de les arracher, les déraciner de l'Histoire. L'historiographie diasporique permettrait de retrouver, via des images qui se coordonnent, des images manquantes qui sont encore à l'état de fantôme. Elle pourrait nous aider à révéler ce qui nous habite.

Sans la latence, pas de fantômes. Ces derniers participent à donner du relief à ce que nous ne percevons pas avec nos sens et c'est pour cette raison qu'ils nous font peur. Ils ressortent lorsqu'on ne s'y attend pas et se heurtent à notre maîtrise de l'Univers. La latence, ce sont nos fantômes qui nous poursuivent, contenue dans leur présence. Ce qui est latent peut surgir de l'invisible, pousser à nouveau, sortir de sous le sol plat, le repousser pour former autre chose, faire surgir ce qui pourrait sembler ne pas exister. C'est ce qui vient après l'enterrement.

ici

Des bougainvilliers adorables
piquent de rose les larmes du blanc de mes yeux
le blanc de mes yeux brûlés

devant la révérence inévitable aux aller retours touristiques
La trottinette garantissant un voyage plus rapide
que le dos de mon bourricot de pays
trop têtu pour avancer
Le smartphone garantissant une meilleure communication
que mon téléphone arabe qui tord et déforme

L'ancien assis se repose
sous le bougainvilliers tâchant le blanc
et par dessus les bruits de trottinettes, il fume
et me dit
dans un nuage calme
que ma nostalgie de l'ancien garantit la mort à petit feu
de ma capacité de goûter à ma propre humanité.

Referência para citação:
Ben Aziza, Emma. "Monsieur l'agent sachez que l'histoire ne se confisque pas aux enfants car elle se niche dans leurs maisons et leurs jeux". *Práticas da História, Journal on Theory, Historiography and Uses of the Past*, n.º 20 (2025): 181-191. https://doi.org/10.48487/pdh.2025.n20.38604.